

Le Numéro Cinq Sous

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

81ème Année

1er Septembre 1877

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 12 SEPTEMBRE 1907

Souvenirs de l'Année Terrible.

Le général Langlois, M. Gebhardt, M. Henry Houssaye, M. Frédéric Masson, le général Bonnal.

M. LE GÉNÉRAL LANGLOIS

Monsieur le Directeur,

Vous voulez bien me demander d'évoquer le souvenir le plus saisissant que j'aie conservé de la guerre de 1870-71.

J'étais à Metz. Voici les faits frappants de caractère moral que j'ai observés et qui m'ont tracé la ligne de conduite dont je me suis fait une règle dans toute ma carrière militaire.

J'étais officier d'artillerie, mais j'ai profité des longues journées d'événement et d'inaction qui nous étaient faites pour étudier les autres armes, particulièrement l'infanterie, qui m'aurait en raison de son rôle dominant dans la bataille et où je comptais de fidèles amis.

Vers la fin du siège, la mière était grande et le moral des troupes était somnifère aux plus rudes épreuves "l'oisiveté" et la "faim". Toute l'armée supportait stoïquement ces épreuves; cependant, on ne saurait le nier, avec des différences sensibles suivant les corps.

Chez les uns, les plus nombreux, le moral s'était maintenu, jusqu'au dernier jour, aussi vigoureux, aussi fortement trempé qu'après des journées glorieuses. Je me rappelle, entre autres, un régiment d'infanterie qui était campé dans une plaine transformée par les pluies en un véritable marécage. Les hommes couchaient dans la boue, sans paille, sous leur malheureuse tente; ils souffraient atrocement du manque de repos, du froid, de l'humidité et de la "faim". Pour donner une idée, voici le spectacle qui me saisis tour à tour pendant une première fois et que je revis plusieurs fois. Un cheval était tombé, le matin, au bord du chemin, mort de fatigue et d'épuisement, et avait été rapidement dépouillé; quelques heures après, autour de cette carcasse osseuse, cinq ou six soldats, agenouillés dans le sol détrempé, cherchaient avec la pointe de leur couteau à extraire encore des trous des os et des jointures des articulations quelques fibres cartilagineuses qu'ils déposaient précieusement dans leur mouchoir de poche. Chacun d'eux récoltait ainsi quelques grammes à peine pour le repas du soir.

On devrait croire que le moral de ces malheureux n'avait point résisté à de pareils misères? Point du tout. A l'appel de onze heures du matin, chaque jour, ces soldats se tenaient en rang dans le rang, les vêtements souillés, il est vrai, mais fièrement campés et regardant les yeux dans les yeux leurs officiers qu'ils aimaient et qu'ils estimaient; ils semblaient leur dire "nous sommes là, et vous pouvez compter sur nous". C'était un spectacle émouvant et réconfortant. Ce régiment était resté, jusqu'au dernier jour, solide, organisé, capable de grands efforts et de belles actions.

Dans quelques corps, il n'en était pas tout à fait de même: une certaine dépression commençait à se faire sentir. J'ai souvenir d'un autre régiment d'infanterie dont le colonel perdait chaque jour, très visiblement, son influence sur sa troupe. Les symptômes de désorganisation y étaient évidents: la bonne tenue faisait peu à peu place au désordre; la discipline faiblissait et des incidents, qui n'eussent rien été individuellement, indiquaient par leur multiplicité un état fâcheux.

De tout ce que j'ai observé, je prends les deux extrêmes, mais les mêmes remarques s'appliquaient à d'autres corps à des degrés divers. Je constatai les mêmes phénomènes dans des batailles que j'avais bien connues avant la guerre, mêmes causes, mêmes effets. Ayant constaté de pareilles différences, j'ai cherché à en comprendre les causes. Le régiment qui manifestait

des signes de dissociation évidente était l'un des plus cotés avant la guerre. L'un de ceux qui, aux inspections générales, recevait les plus chaleureux éloges et sont cités comme modèle. La discipline y était remarquable, développée par le "drill" le plus parfait dans tous les exercices, manœuvres d'armes, manœuvres en ordre serré, défilé, la discipline était sévèrement maintenue par un système inexorable de punitions nombreuses.

D'autre part, le régiment duquel je parlais en premier lieu était considéré, avant la campagne, comme dans le moyen. Sa discipline y était ferme, mais pas terrible; le chef de corps cherchant surtout à prévenir les fautes; le "drill" était peu en honneur; on y visitait avant tout à faire les soldats en vue de la guerre.

Pourquoi donc, à l'épreuve de terribles événements, le plus brillant régiment avait-il fondu, pour ainsi dire, tandis que le moins aimé, moins apprécié auparavant, était resté si ferme, si inébranlable?

Je le compris alors. C'est que la véritable discipline du temps de guerre est celle qui repose sur la confiance et l'affection des soldats envers leurs chefs et des chefs envers les soldats. Elevé jusqu'au dans des principes opposés, j'ouvris les yeux à la lumière, à cette vive clarté qui n'a cessé de me guider dans la suite.

En campagne, on ne peut subir aucune des punitions efficaces en temps de paix; il n'en est plus qu'une, la mort. Aussi que, est-ce qui commande au chef qui commande uniquement par la terreur? Rien. Vientent les jours difficiles, la discipline s'évanouit et ne laisse place qu'à l'égoïsme des uns et à la haine des autres. Le légion de choses fut complète pour moi: elle fut durable. Aussi je ne saurais trop mettre en garde mes jeunes camarades de l'armée contre la valeur du "drill" et contre l'abus des punitions. De pareils moyens ne procurent qu'une discipline factice qui, dans les mauvais jours, tend comme neige au soleil. Je ne veux pas dire par là qu'il ne faut pas réprimer les fautes; on doit d'abord les prévenir et les réprimer ensuite énergiquement quand elles se produisent.

Les officiers doivent avoir à cœur de mériter la confiance et l'affection de leurs subordonnés; ils y arrivent soit en montrant la faiblesse dans le commandement, mais en donnant toujours et en tout le bon exemple et en se montrant plus sévères pour eux-mêmes que pour les autres. Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués. Général H. LANGLOIS.

M. EMILE GEBHARDT de l'Académie française

J'ai vu l'invasion en Lorraine, et, spectacle plus douloureux que le défilé des troupes allemandes, la déroute de l'armée de Mac-Mahon, trois jours après le désastre de Froeschwiller. Pendant quinze ou vingt heures, par la route de Strasbourg, les fuyards traversèrent Nancy, poussés par les gardes armées vers la gare, où on les jetait en hâte dans les trains filant vers Château-Salins. Ils étaient bien dix mille, sans officiers, exténués, se traînant silencieusement le long des maisons, toutes armes mêlées, fantassins sans fusils, cavaliers sans cheval, tambours sans tambour, canonniers sans canons, quelques zouaves, quelques turcos. Je me rappelle un turco colossal, nègre, qui cheminait vêtu d'une jupe formée par une couverture d'écurie.

Vers la nuit, le lugubre cortège avait passé. Les derniers gendarmes partaient du côté de Paris. A neuf heures, dans la gare aux marchandises, plus un wagon. La dernière locomotive disparaissait.

La gare, vide, toutes portes closes, avait une figure de sépulchre. Assis devant la porte centrale, un vieil employé de la Compagnie, à jambe de bois, qui recevait d'habitude les billets des arrivants, fumait sa pipe. Trois jours plus tard, trente mille Bavarois entraient en ville, musique en tête, par la route de Château-Salins.

EMILE GEBHARDT.

M. HENRY HOUSSAYE de l'Académie française

Les Frémonts - Trouville (Calvados)

Je l'ai déjà dit, l'épisode de la guerre dont j'ai gardé le plus poignant souvenir, c'est l'abandon de nos tranchées devant les colonnes prussiennes qui venaient les occuper, en vertu de la capitulation de Paris.

HENRY HOUSSAYE.

M. FREDERIC MASSON de l'Académie française

L'AMIRAL GERVAIS PENDANT LE SIÈGE.

Dans la nuit du 9 au 10 janvier, une reconnaissance a été commandée en force pour constater l'état des travaux prussiens au Moulin de Pierre, en avant du fort d'Issy, et les détruire, s'il est possible.

A deux heures du matin, on part. La nuit est froide et claire. A l'infini, la terre est blanche et la neige est vierge. Les rues d'Issy, blanches entre les murs noirs, sont vides. On ne s'entend pas marcher. De temps en temps, un pas passe au grondant et va écarter vers le Point-du-Jour ou trop court, s'abat dans le village. Au Séminaire, énorme maison noire, on s'arrête. Pas de lumière, aucun bruit. C'est plein de monde: génie, artillerie. Tout descend, se range, les ordres donnés à voix basse, un silence qui étonne. En face du Séminaire, une autre immense maison, souvent ou quelque chose ainsi: celle-là pleine de marins. Une grande cour blanche paraît immense. Autour à la muraille, pour se réchauffer, les marins dansent une farandole et, très vite, les spectres se tenant la main, courent, gigotent. Pas un bruit. A un moment, ils s'arrêtent, se forment, sortent, capote grise au dos, baret en tête, fusil en bandoulière, marchant, dégingandés, sur la pointe des pieds, comme si les souliers les gênaient.

Tout cela passe. On gagne le rendez-vous à la station de Clamart. Le couvent des Oiseaux, silencieux, est comme un gros navire hivernant, un navire des temps jadis, comme il y en a dans les aqueducs de Kiril-Bourou. La route des Moutineaux, avec ses barrières blanches à cent pas l'une de l'autre, c'est la route des bateaux près du grand. On doit se rendre au château d'Issy, où doivent attendre des gardes nationaux, rien. On monte: le fort apparaît, dominant la plaine comme un tumulus gigantesque. Il projette sur le ciel les débris de ses casernes brûlées, dentelées par les obus. Dans la plaine tout est blanc. De minute en minute, un bruit de charrette qu'on décharge, une lueur, un obus qui tombe sur le fort. Tout au-delà, calme, paisible - mort.

A la route de Clamart, halte. Les gardiens de la paix y attendent. C'est leur lieu de rassemblement, mais les mobiles de la "Bonne", qu'on devrait y trouver, où sont-ils?

On part à la recherche. La route blanche, où nul pied n'a marqué sur la neige dure, s'étend à l'infini, se perd dans le ciel blanc. La neige colle aux pieds. On court, on glisse. Des maisons: c'est le chemin de fer, la gare qui n'a plus de toit, l'embarcadere dont les bancs ont fait du feu: une barricade: dessus, un lignard, hétébé par le froid, debout sur la marne noire de la terre amoncelée, le corps perdu dans un peu de mouton, la tête emmitouffée d'un mouchoir bleu sur quoi se déteint son képi rouge. Rien à en tirer, pas même s'il a vu passer la colonne. Alors, le long du chemin de fer, c'est la plaine à l'infini, loin, loin, toute blanche, avec, se découpant seules sur ce blanc, les grandes routes des entrées de carrières. De minute en minute, un éclair sur Châtillon, puis une lueur sur le fort, un bruit, l'obus qui éclate. Solitude, silence. A droite, comme un précepte, la tranchée du chemin de fer, si profonde entre Clamart et Meudon: plus loin les bastions du fort, sous la neige, sans un canon, comme abandonnés. Enfin, là-bas, une masse noire, les mobiles. A la queue, des bandicapiers, des mé-

decins, dont la voix est comme haletante. C'est aux chefs qu'il faut parler et ils sont en tête. Pour doubler la colonne, les pieds courant, dans la terre des champs gelés au moment de la boue, s'embarassant dans les ruines d'une chaudière abattue, s'empêchent dans des échelles. Enfin, l'ordre est transmis et l'on retourne.

A la barricade, le mouvement est commencé, la colonne du centre défile: les marins, tranquilles, se dandinant, bêtent sur les yeux. "Serrez! Serrez!" Pas un mot. Puis le génie, muet aussi: après, des gardes nationaux, que, par ordre supérieur, on a dû faire figurer comme travailleurs, n'espérant rien d'eux comme combattants, chacun avec pelle ou pioche: déjà, à la barricade, beaucoup les ont jetés: d'autres se renfoncent dans des coins de mur d'où il faut les sortir, puis, dans le chemin qui coupe à travers les vignes, grimpaient droit vers le Moulin de Pierre, ils s'espèrent, s'arrêtent, s'accroupissent....

A gauche, les mobiles de la Seine filent dans le village. Petites, gringalets, l'air de gamins, mais va de bon-cœur, et courant droit.

Les marins sont au bas de la colline où est la redoute. Les officiers marins mettent le sabre en main: "En avant!" Alors, une course, non point réglée, méthodique, ordonnée, mais comme un grouillement d'êtres endiables brandissant des baïonnettes qui luisent. Quelques décharges qui foudroient, des balles qui sifflent: c'est tout. La redoute est enlevée. Les matelots fouillent des coins noirs. Un officier bavarois refuse de se rendre; un marin lui prend le bras, un autre empoigne son sabre et l'y coupe. Canail! dominant la plaine comme un tumulus gigantesque. Il projette sur le ciel les débris de ses casernes brûlées, dentelées par les obus. Dans la plaine tout est blanc. De minute en minute, un bruit de charrette qu'on décharge, une lueur, un obus qui tombe sur le fort. Tout au-delà, calme, paisible - mort.

On part à la recherche. La route blanche, où nul pied n'a marqué sur la neige dure, s'étend à l'infini, se perd dans le ciel blanc. La neige colle aux pieds. On court, on glisse. Des maisons: c'est le chemin de fer, la gare qui n'a plus de toit, l'embarcadere dont les bancs ont fait du feu: une barricade: dessus, un lignard, hétébé par le froid, debout sur la marne noire de la terre amoncelée, le corps perdu dans un peu de mouton, la tête emmitouffée d'un mouchoir bleu sur quoi se déteint son képi rouge. Rien à en tirer, pas même s'il a vu passer la colonne. Alors, le long du chemin de fer, c'est la plaine à l'infini, loin, loin, toute blanche, avec, se découpant seules sur ce blanc, les grandes routes des entrées de carrières. De minute en minute, un éclair sur Châtillon, puis une lueur sur le fort, un bruit, l'obus qui éclate. Solitude, silence. A droite, comme un précepte, la tranchée du chemin de fer, si profonde entre Clamart et Meudon: plus loin les bastions du fort, sous la neige, sans un canon, comme abandonnés. Enfin, là-bas, une masse noire, les mobiles. A la queue, des bandicapiers, des mé-

decins, dont la voix est comme haletante. C'est aux chefs qu'il faut parler et ils sont en tête. Pour doubler la colonne, les pieds courant, dans la terre des champs gelés au moment de la boue, s'embarassant dans les ruines d'une chaudière abattue, s'empêchent dans des échelles. Enfin, l'ordre est transmis et l'on retourne.

A la barricade, le mouvement est commencé, la colonne du centre défile: les marins, tranquilles, se dandinant, bêtent sur les yeux. "Serrez! Serrez!" Pas un mot. Puis le génie, muet aussi: après, des gardes nationaux, que, par ordre supérieur, on a dû faire figurer comme travailleurs, n'espérant rien d'eux comme combattants, chacun avec pelle ou pioche: déjà, à la barricade, beaucoup les ont jetés: d'autres se renfoncent dans des coins de mur d'où il faut les sortir, puis, dans le chemin qui coupe à travers les vignes, grimpaient droit vers le Moulin de Pierre, ils s'espèrent, s'arrêtent, s'accroupissent....

A gauche, les mobiles de la Seine filent dans le village. Petites, gringalets, l'air de gamins, mais va de bon-cœur, et courant droit.

Les marins sont au bas de la colline où est la redoute. Les officiers marins mettent le sabre en main: "En avant!" Alors, une course, non point réglée, méthodique, ordonnée, mais comme un grouillement d'êtres endiables brandissant des baïonnettes qui luisent. Quelques décharges qui foudroient, des balles qui sifflent: c'est tout. La redoute est enlevée. Les matelots fouillent des coins noirs. Un officier bavarois refuse de se rendre; un marin lui prend le bras, un autre empoigne son sabre et l'y coupe. Canail! dominant la plaine comme un tumulus gigantesque. Il projette sur le ciel les débris de ses casernes brûlées, dentelées par les obus. Dans la plaine tout est blanc. De minute en minute, un bruit de charrette qu'on décharge, une lueur, un obus qui tombe sur le fort. Tout au-delà, calme, paisible - mort.

A la route de Clamart, halte. Les gardiens de la paix y attendent. C'est leur lieu de rassemblement, mais les mobiles de la "Bonne", qu'on devrait y trouver, où sont-ils?

On part à la recherche. La route blanche, où nul pied n'a marqué sur la neige dure, s'étend à l'infini, se perd dans le ciel blanc. La neige colle aux pieds. On court, on glisse. Des maisons: c'est le chemin de fer, la gare qui n'a plus de toit, l'embarcadere dont les bancs ont fait du feu: une barricade: dessus, un lignard, hétébé par le froid, debout sur la marne noire de la terre amoncelée, le corps perdu dans un peu de mouton, la tête emmitouffée d'un mouchoir bleu sur quoi se déteint son képi rouge. Rien à en tirer, pas même s'il a vu passer la colonne. Alors, le long du chemin de fer, c'est la plaine à l'infini, loin, loin, toute blanche, avec, se découpant seules sur ce blanc, les grandes routes des entrées de carrières. De minute en minute, un éclair sur Châtillon, puis une lueur sur le fort, un bruit, l'obus qui éclate. Solitude, silence. A droite, comme un précepte, la tranchée du chemin de fer, si profonde entre Clamart et Meudon: plus loin les bastions du fort, sous la neige, sans un canon, comme abandonnés. Enfin, là-bas, une masse noire, les mobiles. A la queue, des bandicapiers, des mé-

decins, dont la voix est comme haletante. C'est aux chefs qu'il faut parler et ils sont en tête. Pour doubler la colonne, les pieds courant, dans la terre des champs gelés au moment de la boue, s'embarassant dans les ruines d'une chaudière abattue, s'empêchent dans des échelles. Enfin, l'ordre est transmis et l'on retourne.

A la barricade, le mouvement est commencé, la colonne du centre défile: les marins, tranquilles, se dandinant, bêtent sur les yeux. "Serrez! Serrez!" Pas un mot. Puis le génie, muet aussi: après, des gardes nationaux, que, par ordre supérieur, on a dû faire figurer comme travailleurs, n'espérant rien d'eux comme combattants, chacun avec pelle ou pioche: déjà, à la barricade, beaucoup les ont jetés: d'autres se renfoncent dans des coins de mur d'où il faut les sortir, puis, dans le chemin qui coupe à travers les vignes, grimpaient droit vers le Moulin de Pierre, ils s'espèrent, s'arrêtent, s'accroupissent....

A gauche, les mobiles de la Seine filent dans le village. Petites, gringalets, l'air de gamins, mais va de bon-cœur, et courant droit.

incessante crépité; en avant, les marins en trois coups ont ouvert le feu et les vœux arrivent à l'ennemi de tous côtés.

Dans la nuit trois coups de sifflet strident: c'est la retraite. On redescend vers la tranchée du chemin de fer, et le long on se masse. Les prisonniers passent, puis les blessés, puis les marins, essayant leur baïonnette rouge. "Crainte que ça rouille". A ce moment, dit, comme un diable d'une bite, un personnage en caoutchouc: pélerine, bottes, képi, tout imperméable, sauf la canne qu'il brandit, remuant, agité, dansant sur place et criant: "C'est absurde! C'est insensé! C'est idiot! Je n'ai pas pu faire mon levé!" E. trois ou quatre petits jeunes hommes, derrière, répètent ses gestes. Avec le vieux brave à cheveux blancs qui commande la reconnaissance, un dialogue s'engage. "Peu-quoi n'étiez-vous pas là? Il fallait arriver à l'heure!" "Ma voiture ne marchait pas". Un haussement d'épaules. Alors, le commandant des marins - lieutenant de vaisseau - très grand, très beau, d'un calme contrastant, presque offensif: "Voulez-vous qu'on reprenne la position?" et s'approche son bâtonnet de ses lèvres.

"Eh! retraite! O dire du général de vision!" crié une voix. Et comme les marins défilent: "Comment s'appelle-t-il, votre commandant? demande quel qu'un." "Gervais. C'est un homme!" FREDERIC MASSON.

M. LE GÉNÉRAL BONNAL

De toutes les scènes dramatiques auxquelles j'ai participé ou assisté, en 1870, à l'armée de Rhin, la plus émouvante est, à mes yeux, l'enterrement du drapeau du 48e, pendant la nuit du 2 au 3 septembre, dans un enclos de la ville de Sedan.

Nous, les officiers, avions préféré confier notre drapeau à la terre, plutôt que de le couper en morceaux ou de le brûler.

Voici en quelques mots la scène: Vers dix heures du soir, en pleine obscurité, les vingt officiers du 48e, échappés au désastre de Froeschwiller, sont réunis dans le jardin attenant à une filature, dont le propriétaire, un patriote, a bien voulu leur prêter son concours.

Les sapeurs-vieux-soldats chevronsés - ont creusé, de jour, une fosse de 1 mètre 50 de profondeur, au pied d'un pommier facilement reconnaissable à sa grosseur et à sa forte ramure, et ils ont également façonné un cercueils aux dimensions inusitées, que l'on aperçoit près de la fosse, à la lumière blafarde de deux lanternes d'écurie.

"Qu'on amène le drapeau!" commande à voix basse le colonel.

A ce mot, notre camarade Schneider se détache et, suivi de deux sapeurs portant les lanternes, va chercher le drapeau dans le corps de logis voisin.

Escorté des deux sapeurs, le lieutenant revient bientôt, portant le drapeau déployé, lequel présente, imprimés dans ses plis, six noms de batailles victorieuses, à ce moment illisibles, mais que chacun connaît bien:

Hohenlinden - Auerstadt - Eckmühl - Wagram - Esly - Bannarsund.

"Pauvre et cher drapeau, dit le colonel, avec des larmes dans la voix, on va t'ensevelir pour qu'on t'aïles pas orner un temple de Berlin.

"Que la terre te soit légère, en attendant le jour de ta résurrection, et Dieu veuille que tu nous conduises, un jour, sur le chemin de la victoire!"

Ensuite, le drapeau est mis dans sa gaine, entouré de paille et placé dans la bière par celui qui, la veille encore, le portait fièrement au milieu des balles et des obus.

La chute du cercueil, au fond du trou, produit un son mat qui fait tressaillir les assistants, puis ce sont les premières pelletes de terre tombant lourdement sur le précieux emblème, et c'est fini.

Chacun s'en va, sans échanger une parole, retrouver sa compagnie sur les remparts, afin de passer auprès d'elle les quelques heures qui séparent du jour fatal de la reddition.

Dans le courant d'avril 1871, alors que Sedan était encore occupé par les troupes allemandes, le lieutenant Schneider déguisé en ouvrier jardinier, vint en cette ville, déterra son drapeau, qu'il retrouva intact, et, ayant enveloppé de tiges d'osier, l'emporta sur son épaule jusqu'à Bouillon en territoire belge.

Le drapeau du 48e, ainsi sauvé, fut remis dans le courant de mai, à M. Thiers, et doit figurer aujourd'hui aux Invalides, parmi tant de reliques du passé.

GENERAL BONNAL.

Réunion des Vétérans de la Grande Armée.

Saratoga, 11 septembre - La ville de Saratoga s'est en fête aujourd'hui pour souhaiter la bienvenue aux Vétérans de la Grande Armée, qui sont arrivés ce matin pour tenir leur réunion annuelle.

Les vétérans, au nombre de 15,000, ont défilé dans les rues de la ville, aux sons des musiques militaires.

Le Dominion de la Nouvelle-Zélande.

Londres, 11 septembre - Une proclamation royale publiée ce matin élève au rang de Dominion la colonie britannique de la Nouvelle-Zélande.

A l'avenir la colonie portera le titre de "Dominion de la Nouvelle-Zélande", titre ardemment convoité par toutes les colonies britanniques et qu'elle sera seule à partager avec le Canada.

Tokio, 11 septembre - M. Paço Eco le nouveau ministre de la République mexicaine au Japon, a présenté ses lettres de créance ce matin à l'empereur qui l'a très cordialement reçu et lui a accordé une longue audience à laquelle était présente l'impératrice.

Une Courte Histoire

Un Cas Strieux de Catarrhe Chronique

Graduellement Guéri par Peruna

UN CAS REMARQUABLE

UN CAS REMARQUABLE



M. Arthur Tremblay

Mons. Arthur Tremblay, 8 rue St. James, Mont Pleasant, Que. Can. écrit:

"Il y a environ trois ans un catarrhe de la prostate m'empêcha de travailler."

"Je consultai un spécialiste qui me prescrivit des médicaments comme traitement constitutionnel et une lotion locale. Cela me soulagea momentanément, mais la maladie reparut bientôt."

"J'avais souvent lu des brochures à propos des cures faites par Peruna, et quoique j'eusse mes doutes sur le bien qu'il me ferait, je décidai d'en essayer quelques bouteilles."

"Je n'avais pas pris de Peruna depuis plus de quinze jours avant qu'une amélioration marquée fut perceptible."

"Au fur et à mesure que je pris le remède, la maladie disparut graduellement et en quelques mois je fus entièrement débarrassé de cette maladie insidieuse."

Le nouveau ministre du Mexique au Japon.

Tokio, 11 septembre - M. Paço Eco le nouveau ministre de la République mexicaine au Japon, a présenté ses lettres de créance ce matin à l'empereur qui l'a très cordialement reçu et lui a accordé une longue audience à laquelle était présente l'impératrice.

DIAMANTS, MONTRES, Bijoux en Argent et Or Massif. A. M. HILL, 625 rue du Canal.

JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE CE MONDE... W. G. TEBALT, 217 RUE ROYALE.

J. P. SCHAEFFER, SUCCESSEUR DE Mme J. DEJAN. AMEUBLEMENTS DE CHAMBRES A COUCHER ET DE SALONS, BEAUX ET ORDINAIRES, MIROIRS, SOMMIERS OU MATELAS A RESSORTS, NATTES, VOITURES POUR ENFANTS, 1301 à 1307 rue Dauphine, coin Quartier, 616 et 618 RUE DES FRANÇAIS.